



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

En ce moment il n'y a rien de vieux ni de nouveau dans la mode ; — tout a été créé pour l'été, et rien ne se crée encore pour l'hiver ; — aussi n'avons-nous maintenant à prendre nos citations qu'au milieu de ce que nous apercevons dans nos grandes maisons de modes, à la promenade ou dans le monde.

A ce sujet, nous parlerons des costumes des eaux, et nous citerons l'envoi suivant qui vient d'être fait cette semaine à l'élégante M^{me} de L^{***}, qui, comme tant d'autres, prolonge la saison à Vichy bien plus pour ses plaisirs que pour sa santé.

C'était d'abord une toilette du matin pour la promenade : douillette de marceline pensée, demi-ouatée, un grand cazaweck d'une délicieuse forme, qui laisse, par sa coupe,

deviner la plus jolie taille. Les manches sont de grandeur moyenne en haut, s'agrandissent en descendant, et dépassent le coude d'environ 10 centimètres. Le bas de ce cazaweck se termine par un grand volant coupé en biais, portant très-peu de fronces, ce qui donne juste l'ampleur nécessaire pour laisser à la taille toute sa grâce, sans trop la dessiner. Un chapeau de paille souple, un peu grand, portant seulement un bavolet double, et de très-longues brides destinées à remonter sur le chapeau pour former un nœud sur le côté.

Ensuite une charmante toilette de déjeuner. — Une redingote d'une étoffe de fantaisie laine et soie gris perle, tirant sur le rose, ornée d'une passementerie dentelle, qui forme des nœuds de chaque côté de la jupe. Les manches, coupées à l'avant-bras, portent le même ornement et laissent

voir une fort jolie manche blanche, brodée au plumetis. Un petit bonnet de dentelle, orné de très-beau ruban broché, accompagné par deux délicieux nœuds. Des cheveux ondulés, coiffés très court.

Enfin, la toilette de promenade du soir. — Une très-belle robe de glacé lilas, portant une taille très-longue à basques carrées, entourées d'une petite ruche ronde, de la grosseur de celles que l'on pose sur les chapeaux; la jupe porte cinq volants gradués avec très-peu de fond, et ornés chacun d'une petite ruche pareille à celle que porte la basque. Rien n'est joli comme cette garniture : un chapeau de paille d'Italie, orné d'un délicieux feuillage irrégulièrement jeté sur une partie de la passe et sur une partie de la calotte. La description de cette pose de feuillage ne peut se donner exactement; on dirait que la nature l'y a fait naître. Cette délicieuse toilette se termine par une écharpe de dentelle, forme Marie-Antoinette : c'est-à-dire d'une écharpe longue, ornée d'une quantité de petites dentelles rapprochées les unes des autres, formant ruche autour.

PLANCHES DE BRODERIES ET PATRONS.

PREMIER CÔTÉ DE LA PLANCHE. — *Patron de corsage amazone* se croisant sur la poitrine et formant revers à volonté. Ce corsage a des revers qui se croisent à volonté sur la poitrine, et sont excessivement gracieux ouverts comme fermés.

Comme les personnes qui montent à cheval sont exposées à éprouver dans la journée plusieurs températures, nous avons beaucoup apprécié ce genre de corsage, que l'on pourrait appliquer à une robe d'automne, surtout aux étoffes unies, soit drap, cachemire ou étoffes de fantaisie. Le caractère un peu sévère de ce corsage ne demande pas de broderie, mais les boutons sont de rigueur depuis le bas de la ceinture jusqu'à l'ouverture des revers. Les revers de la manche sont très-évasés et doivent être doublés avec une étoffe très-forte.

DEUXIÈME CÔTÉ DE LA PLANCHE. — N. 1. *Col* au plumetis, terminé par un point de feston; si on veut un col plus simple, on ne brode pas la guirlande de feuilles et de fleurs. — N. 2. *Passe de bonnet* brodé au plumetis, sur mousseline, ou à l'anglaise, en point de cordonnet, sur jaconas. — Le n. 3 est le *fond*; il se fronce aux deux lignes en droit-fil; la dentelle se coud sous les deux lignes du devant, s'arrondissant au bas des joues. — Le n. 4 est un *dessin* en points de feston pour peignoir et pour camisolle. — Le n. 5 est un *dessin* pour jupon; il se brode de même que le précédent. — Le n. 6 est un *petit écusson* qui se brode au plumetis. — Le n. 7 est un *écusson* qui se brode au plumetis et au point de feston. — Le n. 8 est un *mouchoir* qui se brode de même; les ronds peuvent se faire comme des œillets, toujours en

point de feston. — Le n. 9 est un *abat-jour* qui se pose sur le globe d'une lampe; il se taille en papier vert pâle: on calque ce dessin sur un papier blanc, on taille un rond de papier vert pâle, on le plie en deux, puis en deux, puis encore en deux, mais en biais; on place sur ce papier le calque de papier blanc, que l'on y attache par une épingle; avec un crayon, on suit tous les traits à l'intérieur, tous les traits à l'extérieur, on s'arrête à l'espace indiqué par des points, on ôte ce calque, et, avec des ciseaux bien affilés, on découpe ensemble les huit feuilles, en suivant les traits du crayon, toujours en respectant l'espace indiqué par des points, c'est lui qui retient ensemble les huit feuilles de l'abat-jour. — Le n. 10 est un *dessin de tapisserie* pour pantoufle, tabouret ou cabas. — Le n. 11, ce sont les *signes* qui indiquent les couleurs de cette tapisserie.

HANS SIEGENBLATT.

Dans la bonne cité de Magdebourg, on montre encore aux enfants et aux jeunes fous qui rêvent de poésie une petite maison de bois où mourut presque de faim maître Hans Siegenblatt, un bien malheureux artiste. — Dansez, fillettes; dansez, garçons; la bière est mousseuse et fraîche, le temps est beau.

Siegenblatt savait peindre; peu de clercs étaient plus habiles aux travaux de manuscrits, nul musicien ne sut mieux tenir un violon. Ses heures passaient occupées et sérieuses, et encore les regrettait-il; cependant aucune d'elles ne lui apportait de noble récompense, pas une couronne d'or.

Et quand Siegenblatt avait peint une belle image de saint, un gros marchand lui donnait à peine quelques écus en échange, et la mettait au-dessus de sa porte à la merci du vent et de la pluie.

Et quand il avait copié soigneusement un psautier, un livre d'heures, on lui jetait avec dédain une faible récompense. Pourtant quel amour il apportait à colorier les lettres, à les orner de figures, à dorer les titres!

Et enfin, quand, appuyé sur sa fenêtre, le corps demi-penché vers la rue, il jouait sur son violon les airs de l'église ou les vieux chants de la patrie, les bons bourgeois, les étudiants, les graves médecins, les femmes sous leur voile et jusqu'aux enfants s'arrêtaient, muets, le regard tendu, tous en extase; mais le chant fini, chacun retournait à ses travaux ou à ses plaisirs, et Siegenblatt soupait s'il pouvait.

Voici comment se lamentait un jour cet infortuné : « Peinture, poésie, musique, filles de Dieu, vos œuvres bénies ne sont stériles que pour vous; il semble que vous deviez porter la peine de cette supériorité qui vous ennoblit; l'étoile qui surmonte et éclaire votre front sacré est comme un signe de réprobation.

« La jalousie au regard fauve, la haine au pied tortu, mais sûr, vous poursuivent sans relâche; en quelque lieu que vous fuyiez, vous êtes certaines de rencontrer des ennemis dans les êtres ignorants et vils. Votre œil blesse, parce qu'il est pur, votre voix déplaît pour être trop harmonieuse. Le monde vous dit : « Qu'avez-vous besoin de mon secours? demandez votre manne au ciel, peinture, poésie, musique, filles de Dieu! »

« Quand, lassés du chemin, vous cherchez un peu d'herbe pour vous y asseoir, le monde vous crie : « Plus loin, plus loin, ne vous étendez pas auprès de moi comme des ombres de fatal augure; vous avez des ailes, prenez votre essor.

« A quoi êtes-vous bonnes? dit encore le monde; que produisez-vous pour la faim des hommes? Etes-vous les nourricières des grandes villes? consolez-vous le paysan autant qu'un verre de vin? armez-vous le soldat? servez-vous au marin?

« — Non, vous vous promenez dans une enveloppe de rêves féeriques, et la réalité ne sort jamais de ce que vous faites.

« Voyez au matin, la cloche tinte, la boutique s'ouvre, les étoffes se déploient, la fumée du forgeron monte en blanche colonne; le juif court à sa caisse, l'artisan à son métier, le bûcheron à sa cognée, tout se donne du mouvement; seule, la nation des poètes reste les bras croisés, ou bien que fait-elle de plus utile qu'un cri d'enfant? »

« Ainsi parle-t-on. Et nous ne savons pas répondre, pas dire que nos œuvres émanent de Dieu, qu'il faut aussi travailler pour l'esprit, et que la faim n'est pas le seul besoin de l'homme. La peinture, la musique nous exaltent, nous font songer à une vie sans bornes, à une vie de récompenses. La poésie adoucit nos mœurs, elle a écrit les premières lois de la terre.

« Oh ! jamais on ne connaîtra votre prix, filles inspirées du ciel, vous passerez en

étrangères. Votre pâleur plaît au vulgaire ; la souffrance est votre condition de grandeur ; vous portez tour à tour la couronne d'épines. »

Cela dit, l'artiste posa son front sur sa main. Avoir élevé si haut son auréole, et se voir rejeté plus bas que la foule, rejeté dans la poussière ! Pour lui le soleil s'était levé pâle, et cependant le soleil dardait sur la ville de larges rayons. C'était Pâques; on voyait les bannières s'agiter dans les rues, les confréries marcher dans de belles robes toutes neuves, les chevaliers courir sur leurs chevaux couverts de soie et d'or; les fenêtres se paraient de fleurs, de jeunes filles s'y tenaient avec leurs joyeux amants, tout était liesse; le besoin accablait l'artiste, pendant qu'au dehors, au loin, le plaisir et l'insouciance chantaient sous de longues allées : « Dansez, fillettes; dansez, garçons; la bière est mousseuse et fraîche, le temps est beau. »

Soudain le chien gémit et court se cacher sous un banc; des pas pesants retentissent dans l'escalier en échelle, le bruit approche, la porte s'ouvre avec fracas, un homme paraît sur le seuil. Son air est familier, sa bouche sarcastique se relève aux deux coins, sa moustache est hérissée comme celle d'un chat en colère; rouges sont ses cheveux, rouge son justaucorps; à son côté pend une longue épée de combat. Le chien hurle, l'artiste n'a pas la force de se lever. Cependant qu'ai-je à craindre ou à perdre? Bien certainement cet étranger est un mauvais ange qui vient lui proposer de changer son sort. Siegenblatt indique un tabouret au nouveau venu : sieds-toi là, Satan.

— Ah ! tu m'as reconnu, mon bonhomme. Et tu as le courage de prononcer ainsi mon nom; c'est d'un brave enfant de la terre. Va, si tu tenais dans tes coffres Magdebourg et ses dépendances, tu ne serais pas volontiers aussi courtois avec un sire au pied fourchu. Que fais-tu de la vie?

— Rien; tout juste ce qu'elle fait de moi. — Pauvre homme! — Tu me plains, esprit du mal, suis-je donc tombé jusqu'à ta pitié?

— Eh bien cela ne vaut-il pas mieux que d'être plaint de tes semblables, que de voir des regards curieux sonder ta plaie, que d'entendre les taupes raisonneuses discuter sur cette longue mort qui est ta vie? Pauvre

créature ! Votre Dieu vous a fait semblables, vous répétez cet axiome soir et matin à sa gloire ; oui, semblables pour le limon. Mais il y en a qui ont le pouvoir de se pétrir eux-mêmes une seconde fois et de se constituer des êtres d'une plus noble essence.

« Que feras-tu isolé, rejeté ? Une fois qu'un homme a été relégué loin du troupeau commun, on le reconnaît toujours pour un banni ; ses yeux timides, sa voix pleine de sanglots, sa démarche même, tout est l'indice de son malheur ; car le malheur a, comme la richesse, une livrée à lui ; seulement elle est teinte de sang ou mouillée de larmes, et on ne la dépouille qu'à l'heure de mourir. »

— O Satan ! du fond de ton lac de bitume, tu juges bien l'humanité, cette boîte à minces compartiments, où l'on ne peut plus se placer si l'on a manqué sa case !

— Ami, reprit le démon, d'une humeur charmante en ce moment-là, je t'installerai, moi, au plus haut banc, je te rendrai digne de la profonde estime des joueurs et des courtisanes ; tu pourras remplir ces tonneaux sans fond. A ton passage, les monuments sortiront de terre ; la foule s'agitiera sur un signe de ta main ; pas de bonne fille qui ne te soulève son voile, pas de garçon qui ne t'offre son épée et son sang pardessus le marché, et toutes les indulgences du monde te seront acquises d'avance.

— Ne parle pas ainsi, s'écria l'artiste, jamais je n'emploierai la fortune à tant de bassesses.

— Quoi ! double sot, tu ne t'amuserais pas à faire marcher le monde sur les genoux ? C'est pourtant tout récréatif. Je te dis, mon très-cher, que s'il me plaît, tu deviendras fort riche, et que s'il te plaît alors tu prendras une baguette flexible et mèneras paître grands et petits, sans épargner les coups aux trainards. Y a-t-il rien de si doux, de si honorable que d'être maltraité par un seigneur Crésus, quand la douleur doit se guérir avec élixir monnoyé !

— Démon, tu me donnes de bien singulières pensées ; tais-toi, tentateur, j'aspire à faire mon salut.

— Eh ! mon agneau, tu le feras ton salut ; qui songe à te demander ton âme ? Depuis le commencement du seizième siècle, j'en ai tant pour rien que je n'en achète plus ; mais

il m'a passé une fantaisie par la tête, je veux déraciner la poésie, car c'était à la fois le fruit le plus beau et le plus amer de l'arbre de la science... ; le déraciner en toi d'abord. Te plaît-il d'avoir de l'or à souhait ?

— Oh ! oui, maître ; donne-moi de l'or, des bijoux, des palais à couvrir de mes toiles, à remplir d'harmonie...

— La ! la !... comme il y va ! Que me parles-tu de toiles et d'harmonie ? Allons, dépose ces balivernes avec ton pourpoint à jour. Veux-tu de l'or pour t'amuser encore à des fadaises ? Sois riche et puissant.

Seulement, comme condition du marché, tu t'abstiendras, écoute bien, tu t'abstiendras complètement de tous travaux quelconques. Les pinceaux, la plume, l'archet ne conviendraient plus à ta main patricienne. *Far niente* constant, est-ce convenu ?

— Oui.

Le pacte est signé, remis au démon. Satan tire son épée, décrit un cercle au-dessus de sa tête, un cercle de feu. Les murailles s'élargissent, elles se meuvent comme des murailles de soldats ; le plafond s'élève, s'élève ; tout à l'heure il écrasait presque la tête de l'artiste, à présent il remonte vers le ciel comme emporté par des êtres ailés.

La lampe de fer a fait place à de riches candélabres ; cette porte basse, qui avait à peine laissé passer le démon, s'ouvre en deux battants de chênes sculptés mirifiquement ; une tapisserie à figures variées la protège. Les miroirs de Venise semblent glisser le long des parois et tomber brillants comme l'eau de cascates ; mille tableaux se rangent sur les murs ; au fond s'étend une galerie de marbre.

Siegenblatt va de çà de là comme un enfant qui cherche sa mère. Les murs vont plus vite que lui ; il perd haleine à parcourir cette salle immense ; en passant il touche une foule d'objets neufs pour ses yeux ; il s'embarrasse les pieds dans les tapis. Lui-même il est changé ; un miroir lui montre son propre visage dans une toque de velours violet à plumes flottantes ; une chaîne d'or à plusieurs rangs lui tombe sur la poitrine, un pourpoint de soie lui dessine la taille, des diamants sont semés à profusion sur la poignée de son épée, sur l'agrafe de son manteau, jusque sur ses souliers de satin.

L'artiste va parler. Un chœur de voix re-



15 Aout 1849.

des Modes et Costumes

2455.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Costume de chez soi. Par-dessus à la vieille. Toilette de visite. Robe de mousseline.
 Chapeau de M^{me} Dufay. Mouchoir Chapron. Parfums Guerlain.*

Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.



tentit; ce sont des musiciens qui, rangés le long de la galerie, chantent ainsi : « Honneur, honneur au seigneur duc de Siegenblatt ! honneur à sa magnifique excellence ! Que son sourire a de charme ! qu'il est doux de se prosterner devant lui ! Honneur, honneur, au seigneur duc de Siegenblatt ! »

Les musiciens disparaissent, mais une troupe de femmes prennent leur place; elles ont des harpes, des luths, des guitares; elles chantent : « Bien-aimé duc, tu es beau, grand, puissant sur la terre ! Aime-nous, aime-nous d'amour ! Heureuse sera la dame de tes pensées ! comme on l'en-viera lorsqu'elle cheminera près de toi sur un blanc palefroi ! Bien-aimé duc, aime-nous d'amour. »

— Tu vois, dit Satan, l'or produit déjà son effet; voilà deux heures que tu es riche, et tout Magdebourg aveuglé, ensorcelé, croit que tu as trouvé un trésor; on ne se souvient même plus de ta chétive maisonnette. Le puissant n'a jamais le désagrément d'être l'homme de la veille. Amuse-toi bien, mais n'oublie pas nos conventions.

Siegenblatt n'en est plus qu'à rêver aux moyens d'employer largement sa fortune, de faire honneur aux dons de l'esprit malin, de vivre noblement, débrouiller les yeux des pauvres papillons humains qui tournent autour des riches, ces flambeaux consumés par leur propre éclat. S'il court à cheval, ses vassaux se prosternent sur son passage, des fanfares l'accueillent à son retour, des bannières sont agitées sur sa tête; chasse-t-il, des meutes se précipitent à sa voix; le cor éveille le cerf de Siegenblatt dans les bois de Siegenblatt.

A qui ces champs ? Non pas au soleil qui les dore, mais à Siegenblatt. A qui cette rivière ? Non pas à l'Océan, qui la reçoit dans son sein, mais à Siegenblatt.

A qui la fidélité de ces serviteurs, le temps de ces pages, le cœur de ces femmes, le génie des artistes, le souffle, l'œil, la voix, l'être entier des subordonnés ? A Siegenblatt. Est-il plus grand qu'eux ? Il le fut lorsqu'il était aussi pauvre; maintenant tous lui appartiennent, car il les paie, ou du moins il peut les payer. A peine a-t-il le temps de s'éveiller, que des flots de billets doux et de parfums tombent sur sa courtine

brodée; des figures intéressées s'empres-sent, se penchent obséquieuses, cherchent les mots sur ses lèvres, lui offrent incessamment des plaisirs nouveaux pour son cœur déjà fatigué.

— Mais c'est toujours l'amour sensuel, toujours le luxe, toujours la voix des flat-teurs; ni l'ami, ni l'amante ne sont là. — Et cependant, réduit à l'inaction forcée, le grand seigneur doit vivre de l'esprit d'au-trui.

Voilà l'hiver venu. Que faire avant, après les bals ? La neige tombe épaisse, la glace couvre la terre, le ciel est sombre; l'ennui, l'insupportable ennui pèse enfin sur Siegenblatt. Il va, il vient; mais que fera-t-il donc ? Quoi ! rien, rien toujours ! et demain sera comme hier ! — Il brise sa coupe, il chasse ses danseuses; il veut être seul, et quand il est seul, les heures lui sont longues, longues. Ses mains inoccupées ont la fièvre : c'est d'abord tout bas qu'il appelle des tra-vaux; mais bientôt il murmure, se plaint, s'irrite.... Ce salon lui déplaît, il parcourt ses galeries de marbres, tout lui semble aussi vide, aussi étranger.

Partout de l'or, oui, mais de l'or sans bonheur. Son œil se creuse, son front se plisse. Oh ! ne rien faire, ne rien faire ! Il pleure dans sa pourpre, il n'a plus faim au-près de ses festins de roi; il abhorre et re-pousse les artistes, parce qu'il ne peut plus être artiste lui-même. Chaque nuit, ses amies d'autrefois, la peinture, la poésie, la musique viennent auprès de son lit lui adres-ser de douloureux reproches.

Un matin, Siegenblatt se lève brusque-ment; il y a dans son sein et dans ses yeux une ferme détermination. Il est presque nu, n'importe ! Il saisit son violon tout pou-dreux; il joue, il joue... et à mesure que les notes se détachent des cordes sonores, le palais disparaît, disparaît.... Il joue, et les tentures, les tapisseries s'en vont en vapeur. Siegenblatt s'arrête; peu à peu les riches meubles reprennent leur place.

Mais l'artiste, honteux de sa faiblesse, ferme les yeux et recommence à jouer jus-qu'à ce qu'il soit épuisé de fatigue. Alors il promène ses regards autour de lui; il est dans sa chétive maison de bois; le bahut, les escabeaux, l'écritoire de plomb, rien n'y manque. — Satan, assis, les jambes croi-

sées, fle contemplait avec un air de pitié. L'artiste haussa les épaules.

— « Je t'ai reconnu à l'épreuve, esprit du mal; tu as cru que la jouissance du corps me suffirait, et que mon âme resterait captive et silencieuse dans une prison dorée. Va, mieux vaut la faim que l'ennui desséchant d'une lourde oisiveté. Je ne te dois plus rien; pars! Je souffrirai encore; mais telle était ma destinée. »

Je vous ai dit, enfants, comment était mort notre ami Siegenblatt. Il l'a voulu. — Dansez, fillettes; dansez, garçons; la bière est mousseuse et fraîche, le temps est beau!

ALFRED DES ESSARTS.

UN MARIAGE D'ACTRICE.

Un de nos spirituels écrivains, qui, sous le pseudonyme d'Alceste, rédige les *Lettres parisiennes* dans le feuilleton de l'*Assemblée nationale*, raconte aujourd'hui quelques anecdotes de coulisses.

En voici une assez piquante sur le mariage d'une jeune et jolie actrice.

Le mot de mariage, dit-il, sonne étrangement à l'oreille à propos de théâtre.

Est-ce ma faute à moi si le mariage est la fièvre jaune des actrices? Laquelle n'en a pas ressenti les accès?

Mon héroïne, quoique ingénue de profession, a débuté si souvent et sur tant de scènes, que, lasse de jouer les malheurs d'une amante heureuse, fantaisie lui a pris de faire de sa vie un vaudeville en action.

Elle va y réussir, dit-on.

Vous souvient-il de la *Protégée sans le savoir*, de M. Scribe?

La position de l'ingénue était la même, sauf cependant le dernier lambeau de phrase.

Quant au protecteur, c'est toujours, comme au Gymnase, un Anglais plus ou moins pair des trois royaumes et millionnaire à l'avenant.

On comprend assez les motifs de l'ingénue, âme d'ébène dans un corps de lait; mais ce qu'on devine moins, ce sont les motifs de l'Anglais.

L'aristocratie britannique s'est émue, et on est allé aux renseignements. D'illusions, le fiancé ne peut pas en avoir; diplomate depuis sa naissance, les relations interna-

tionales des cours et des coulisses lui sont connues.

A bout de recherches, un philosophe de la Chambre haute prit le parti de griser son compatriote pour le mener sur le terrain des confidences.

A la septième bouteille de vin de Champagne, le fiancé s'attendrit.

Il y a des heures où l'attendrissement est le précurseur de l'indiscrétion.

Le lord-philosophe en profita; il remplit sa coupe, et l'élevant en l'air:

— A la santé de miss ***! dit-il.

— A sa santé! répondit le fiancé.

— A propos! pourquoi l'épousez-vous?

— Je l'épouse pour m'en séparer.

— Bon! reprit le philosophe, voilà une raison. Et il repartit pour Londres.

LE PREMIER VAUDEVILLE DE M. ALEX. DUMAS.

La presse littéraire a perdu dernièrement l'un de ses écrivains les plus spirituels, M. James Rousseau, auteur de quelques jolis vaudevilles et de chansons charmantes, et qui avait continué avec bonheur, dans la *Gazette des Tribunaux*, ces esquisses de police correctionnelle où feu Wollis excellait. James Rousseau avait aussi publié divers ouvrages, entre autres le *Code théâtral*, livre qui, dans son genre, rappelle la *Physiologie du goût*.

M. James Rousseau n'était pas seulement un homme d'esprit, c'était encore un homme excellent, et qui comptait beaucoup d'amis. Il était lié par la plus étroite intimité, depuis plus de vingt ans, avec M. Alexandre Dumas, qui vient de commencer sa biographie dans le feuilleton du *Constitutionnel*. M. Alexandre Dumas raconte comment il fit son premier vaudeville avec M. de Leuven.

De Leuven, dit-il, mon introducteur et dans le monde réel, et dans le monde fictif, ne m'avait pas abandonné. Nous nous étions mis à l'œuvre. Oh! pour le moment mon ambition n'était pas grande. Il s'agissait de confectionner un vaudeville pour le Gymnase. Eh bien, cette œuvre, toute infime qu'elle était, quand, après deux heures d'un travail qui nous brisait le cerveau, nous nous regardions en face, nous étions forcés de nous avouer à nous-mêmes que

nous étions impuissants à l'accomplir seuls.

Un jour, de Leuven me proposa de nous adjoindre un de ses amis, chansonnier charmant, lié avec Désaugiers, et dont la réputation d'esprit était proverbiale.

Il connaissait en outre tous les directeurs de Paris, lisait à merveille, et *enlevait* un comité.

Je reconnaissais comme lui notre insuffisance : j'acceptai l'offre qu'il me faisait. Le même soir nous lûmes notre vaudeville à notre futur collaborateur, sur la figure duquel je suivais avec anxiété toutes les impressions que cette figure traduisait. C'était de Leuven qui lisait. Je n'eusse pas pu lire, tant j'étais impressionné.

— C'est bon, dit-il quand de Leuven eut fini; il y a peut-être quelque chose à en faire.

En effet, sous la plume de notre collaborateur, plus exercée que la nôtre, les phrases s'arrondirent, les couplets s'aiguësèrent, quelques étincelles jaillirent çà et là dans le dialogue, et, au bout de huit jours, l'œuvre était accomplie.

Nous demandâmes, ou plutôt notre collaborateur demanda lecture au Gymnase, et l'obtint.

Nous fûmes refusés à l'unanimité.

Nous demandâmes lecture à la Porte-Saint-Martin.

Nous eûmes six boules noires et deux boules blanches.

Nous lûmes à l'Ambigu-Comique.

Nous eûmes une réception éclatante.

C'était un bien grand désappointement, non pas pour mon orgueil dramatique, je n'ai jamais su ce que c'était que l'aristocratie du théâtre, mais pour mes calculs pécuniaires : plus nous avançons, plus nous étions gênés, ma mère et moi. J'avais cependant obtenu de l'avancement dans mon bureau : j'avais quinze cents francs par an au lieu de douze cents ; mais aussi, moins novice en certaines choses que dans d'autres, tandis que nous avions grand'peine à confectionner un vaudeville à trois, j'avais fait un enfant à moi tout seul ; or, la venue au monde d'Alexandre compensait bien l'augmentation de vingt-cinq francs par mois, que je devais à la libéralité du duc d'Orléans.

La gloire que devait m'apporter mon

tiers de vaudeville n'était pas à dédaigner, sans doute, mais les premiers droits d'auteur de ce tiers, je dois l'avouer, étaient attendus avec autant d'impatience par ma poche que les premiers sourires de la renommée par mon front.

Or, les droits d'auteur, pour un vaudeville joué à l'Ambigu, étaient de douze francs par soirée et de six francs de billets.

Ce qui nous constituait à chacun, par soirée, les billets vendus à moitié prix, une somme de 5 fr.

Sur ces futurs droits, un excellent homme, qui a fait plus pour les auteurs dramatiques de Paris que n'ont jamais fait M. Sosthènes de la Rochefoucault, M. Cavé ou M. Charles Blanc, Porcher, un jour où il n'y avait pas de quoi dîner à la maison, me prêta cinquante francs.

Ce prêt de cinquante francs fut le premier argent que je gagnai avec ma plume.

Celui qu'on me comptait tous les mois à la caisse de M. le duc d'Orléans, je le gagnais avec mon écriture.

Enfin, le grand jour arriva ; notre vaudeville fut joué avec un succès d'estime.

Un succès d'estime à l'Ambigu de 1826, comprenez-vous ? et qui me rapporta pour ma part cent cinquante francs !

La pièce était intitulée *la Chasse et l'Amour*.

Quant à notre collaborateur, il s'appelait James Rousseau.

Quelle étrange coïncidence ! C'est à vingt-trois ans de distance, le soir d'un succès aussi, que mon fils, qu'Alexandre, enfant vagissant à peine en 1826, m'attendait chez moi pour me dire :

— Notre pauvre James Rousseau est mort.

THEATRES.

La grande question théâtrale cette semaine a été la subvention refusée par la Chambre. Tous ceux des Représentants de la Seine qui étaient présents à l'ouverture de la séance, assemblés au premier bureau, ont décidé qu'il ne serait pas donné suite à la proposition de subsides, à l'unanimité moins une voix. Nous n'avons pas besoin de dire que cette voix est celle de M. Victor Hugo.

Voici quelques-unes de ses paroles qui ont été recueillies à la hâte :

« Vous affirmez qu'un échec est inévitable, vous faites plus, vous le démontrez. » Je le crois. Mais pourtant réfléchissez.

» Certes, je ne me séparerai pas de vous.
» Si vous abandonnez la proposition, je ne ferai pas la faute vaniteuse de la ressaisir et de la porter à moi tout seul à la tribune.
» C'est ici que l'échec serait inévitable. Ce que je veux, ce n'est pas une lutte de paroles plus ou moins brillantes pour les lutteurs, ce n'est pas une passe d'armes oratoire ; ce que je veux, ce n'est pas seulement le combat, c'est la victoire.

» Ce que je veux, ce n'est pas du bruit, c'est du pain ! du pain pour les artistes, du pain pour les ouvriers, du pain pour les vingt mille familles que les théâtres alimentent ! Ce que je veux, c'est le commerce, c'est l'industrie, c'est le travail, vivifiés par ces ruisseaux de sève qui jailissent des théâtres de Paris ! c'est la paix publique, c'est la sérénité publique, c'est la splendeur de la ville de Paris, c'est l'éclat des lettres et des arts, c'est la venue des étrangers, c'est la circulation de l'argent, c'est tout ce que répandent d'activité, de joie, de santé, de richesse, de civilisation, de prospérité, les théâtres de Paris ouverts. Ce que je ne veux pas, c'est le deuil, c'est la détresse, c'est l'agitation, c'est l'idée de révolution et d'épouvante que contiennent ces mots lugubres : Les théâtres de Paris sont fermés ! Je l'ai dit à une autre époque et dans une occasion pareille, et permettez-moi de le redire : Les théâtres fermés, c'est le drapeau noir déployé.

» Eh bien ! je voudrais que vous, vous, les Représentants de Paris, vous vinssiez dire à cette portion de la majorité qui vous inquiète : Osez abandonner les théâtres ! Mais, sachez-le bien, qui laisse fermer les

» théâtres laisse fermer les boutiques ! Sachez-le bien, qui laisse fermer les théâtres de Paris fait une chose que nos pires années n'ont pas faite, que l'invasion n'a pas faite, que 93 n'a pas faite ! Qui ferme les théâtres de Paris éteint le feu qui éclaire pour ne plus laisser resplendir que le feu qui incendie ! Osez prendre cette responsabilité !

» Messieurs, cette question des théâtres est maintenant un côté bien douloureux de la grande question des détresses publiques : ce que nous invoquons ici, c'est encore le principe de l'assistance. Il y a là, autour de nous, je vous le répète, vingt mille familles qui nous demandent de ne pas leur ôter leur pain ! La dureté des temps que nous traversons, c'est que les théâtres, qui n'avaient jamais fait partie de notre gloire, font aujourd'hui partie de notre misère.

» Je vous en conjure, réfléchissez-y. Ne désertez pas ce grand intérêt. Faites de moi ce que vous voudrez ; je suis prêt à monter à la tribune, je suis prêt à combattre à la poupe, à la proue, où l'on voudra, n'importe ; mais ne reculons pas. Sans vous je ne suis rien, avec vous je ne crains rien ! Je vous supplie de ne pas abandonner la proposition. »

» Ces paroles ont produit une profonde impression ; mais elles ne pouvaient changer un parti malheureusement pris d'avance, et auquel on nous assure que plusieurs membres du conseil municipal, et en particulier M. le préfet de la Seine, ne seraient pas étrangers. La proposition a été abandonnée. M. Victor Hugo s'est réservé de la faire revivre à la rentrée de l'Assemblée. Il est à craindre que ce qui se sera accompli dans l'intervalle ne lui donne que trop raison. »

A ce Numéro est jointe la planche 2455.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 30 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRE, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.